

Pitié !

ou le retour de mes mauvaises humeurs.

Prions, voilà l'encéphalopathie académique spongiforme !

« Il y avait longtemps. » penserons ceux que j'abreuve régulièrement de mes diatribes anti-éducation-nationale. Remarquez qu'il y avait longtemps, aussi, que je n'avais pris le journal entre les dents. Ces deux mois m'ont porté conseil. Ainsi, l'inclusion de schémas explicatifs m'apparaît aujourd'hui pertinente, sinon nécessaire, afin que le contenu strictement technique de ces pages soit convenablement assimilé. Vous l'avez compris, nous sommes sous le signe de la pédagogie. Ouvrez le feu.

Ces derniers temps, si vous n'étiez pas sur Mars, vous avez été informés et sur-informés des risques encourus lors de l'ingestion de morceaux d'animaux divers tels que la vache, le mouton, la poule et il n'est pas exclu que d'autres soient à venir. Je préfère ne pas me faire l'écho de ces considérations digestives, et aiguiller le badaud vers de plus abstraites interrogations. Prenons de l'altitude, voulez-vous.

Il y a dans la notion de nutrition, l'idée d'emprunter à ses prédécesseurs une partie plus ou moins importante de leur être, au risque parfois de les mutiler, ce qui, en outre, exclue d'itérer le processus à l'infini. Par exemple, le héron dont on vient de manger l'aile peut témoigner de ses difficultés à voler, et celui qui tente de lui prendre trois ailes se heurte à un problème insoluble : il n'en a que deux. (itération limitée).

Par contre, il est des domaines où l'emprunt, sans conséquence, peut se pratiquer à outrance: la pensée, par exemple, possède plus d'un millier d'ailes, et selon les avis compétents, rien interdit d'en reprendre plus de trois fois.

Ainsi, le jour où la dictature du prolétariat s'est imposée à Marcel Petitpion comme l'ultime idéal, il n'a en rien porté atteinte à l'intégrité physique de

Marx. Et si je me fie à l'inénarrable jovialité qui baigne la fête de l'Huma, ils furent nombreux à en avoir repris. Marx a plus de fans qu'un héron à d'ailes, c'est injuste mais c'est comme ça.

Ingérons mes amis, ingérons, le volatile sera le dernier à s'en plaindre. Les nourritures spirituelles se consomment à moindre coût, ainsi que les vitamines qu'elles contiennent. A ce titre, ce siècle fait figure de banquet, les idées y coulent à profusion et la facilité avec laquelle elles se laissent attraper nous suggère qu'elles n'ont peut-être pas été élevées au grand air. Il paraît même que, là où les besoins sont les plus grands, on applique des méthodes industrielles, productivité oblige. Quant aux rumeurs d'élevage en batteries, je ne puis les vérifier sans vous inviter sur les lieux. Où ? Où les besoins sont-ils les plus grands à votre avis ? Où se propose-t-on d'emplir à ras bord de jeune cervelles en un minimum de temps ? L'enseignement, ça vous dit quelque chose ?

Le déplacement permettrait de savoir si les méthodes *modernes* sont à l'origine de pathologies *modernes*. La rapidité de diffusion de l'information, la facilité avec laquelle on la duplique est peut-être propice au déchaînement d'épidémies semblables à celles que déplorent, en ces temps troublés, les carnivores que nous sommes. Mais ici, on touche au domaine spirituel, c'est beaucoup plus sérieux.

Voilà, j'arrive. Je cesse de dissimuler l'objet du présent article : affirmer l'existence d'un parallèle saisissant entre l'émergence de maladies comme l'encéphalopathie bovine spongiforme, et la perpétuation de comportements pathologiques présents au sein du corps enseignant, et que j'associe à l'expression « encéphalopathie académique spongiforme »...histoire d'amuser la galerie.

Marguerite, ô Marguerite !

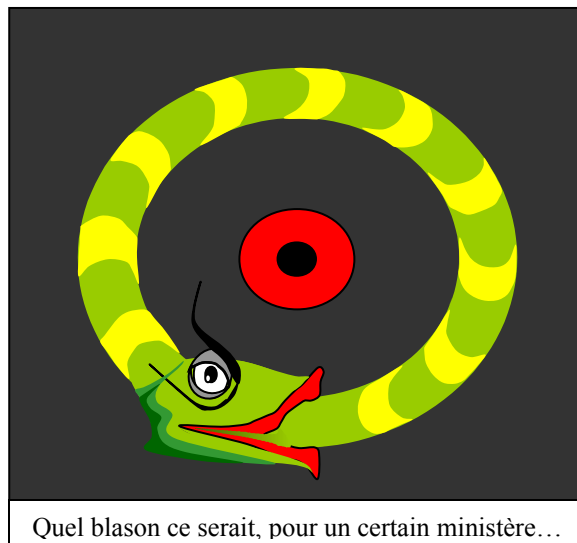
Voyez, comme elle descend maladroitement les escaliers du perron. Ses membres rigides, se posent sèchement sur les marches de béton et claquent. Chaque choc provoque, en parcourant l'échine, une vibration qui confine au vacillement. Son sac pie, en cuire véritable, véritablement usé dodeline pitoyablement. Son regard, sévère, semble perdu dans le lointain. Sa bouche est encore mouillée de la salive qu'à fait jaillir le vent de sa dernière colère, lorsqu'il n'y a pas cinq minutes, elle engueulait, avec toute la ferveur dont son être est capable, cet imbécile de Berthier qui mâchait du chewing-gum en cours. « Mais quel imbécile ce Berthier ! », pense-t-elle, comme si cette dernière allégation était son épitaphe. C'est un peu le cas. Elle quitte le lycée qui l'a vu vieillir, pour l'un des établissements spécialisé dans la restauration d'enseignants défaillants - branche prospère s'il en ait, au point que je songe de temps en temps à la reconversion.

C'est plus fort que moi. En la voyant, je n'ai pu que penser à cette image navrante, diffusée et rediffusée, d'une génisse tremblante descendant d'une bétailière, trop confuse, la pauvre, pour mettre ses pattes en bon ordre de marche. Voyez-vous, j'aime les vaches. Leurs cils gracieux, battant affectueusement au passage du train, me rappelle l'innocence traquée des travelos de Pigalle. Pensez qu'elle me touche, cette innocence, quand elle tombe à la renverse sur le pavé glissant. On la tire, on la bouscule, sans égard. « Vous pensez, une bête, et en plus elle est contaminée. »

On te traîne, ma joli funambule, jusqu'au pilori, où tu sera convenablement assassinée, ma petite mère au museau humide, puisque tu es coupable, sans circonstances atténuantes, d'avoir avalé ce qu'on te donnait à manger. Et vois-tu, tu as bouffé tes sœurs, elles aussi, malades. Te voilà coupable de cannibalisme prémédité, certes pas par toi, Colombine hébétée – serait tu au sommet de tes capacités intellectuelles que tu ne préméditerais qu'une bouse – mais par nous.

Quelle infamie ! Qui pourra justifier que deux traitements aussi différents soient administrés à deux cas si semblables ? Car enfin les destins se recourent.

Marguerite - c'est le nom que porte la ruminante sus-évoquée, celle dont pendait un sac, celle qui marche debout - Marguerite, du jour où ta mère mit bas, dans la moiteur aseptisée d'une étable moderne, ton destin était tracé. Une douzaine de tables normalisées, flanquées de petites chaises austères, en colorie unique, emplissaient l'espace clos où devait commencer ton développement. C'est un petit matin frileux d'été finissant, qu'on t'a conduit au portail noir de l'école, portail qu'un



obscur problème de droit d'auteur empêchait d'orner de la mention « Le travail rend libre. », bien qu'elle eut suffi à motiver d'avantage la petite troupe angoissée des nouveaux arrivants. Il se referma sur toi. Il suffit que tu t'assisses pour qu'un réflexe inné te poussât à gober le contenu de ton auge.

Il faut du temps pour faire croître les chaires, plusieurs années nous assurent les ingénieurs agronomes qui s'épanouissent dans les rectorats. Soucieux de justifier au yeux du peuple la largesse du traitement, ils peaufinent à longueur d'années scolaires le protocole d'engraissement qui permettra, en un minimum de temps, d'obtenir une génération savoureuse, conforme, strictement, au cahier des charges.

Marguerite, ô Marguerite, que n'a tu avalé ? Cette méticulosité procédurière qui taille les crayons comme on aiguise une guillotine ; cette soumission, tant de fois récompensée, à l'heure des délations ; cette discipline qui te condamne à te taire, rester le cul sur une chaise, et recopier le tableau, quand tout en toi ne demande qu'à communiquer ; ce renoncement aux taquineries à l'âge où l'on a tant besoin de rire, sais-tu, c'est le corps de ceux qui t'ont précédé. Gorgée d'une liqueur âcre, une farine animale, animée de sournois desseins, se répand en toi. Comme tu tolères qu'on canalise ta curiosité, pour qu'ils ne voient qu'une tête, ô Marguerite, c'est ton âme qui s'infecte.

Soucieuse d'être un produit modèle, tu frissonnes aux pesées. « Comment diable est-ce possible ? Je n'ai pris qu'un kilo ? Gavons nous d'autant plus, que je cesse d'être un veau ! » et te voilà rendue au bachotage.

Cette persévérance plait. Un beau jour de printemps, tu décroches un prix au concours

national du plus volumineux mammifère. Ornée, te voilà ...professeur.

Premiers symptômes

Sais-tu seulement quand ça t'a pris ?

Bien sûr que non. A te croire, tu ne souffres que d'une overdose d'exaspération. « Le cortège de médiocrités juvéniles qui t'assaillent depuis bientôt trente ans, a fini par avoir raison de ta patience. » Et bah non ma vieille, tu te goures. Mais tu es pardonnable, une carence, c'est ce qu'il y a de plus dur à diagnostiquer. D'ailleurs, en théorie, c'est même pas contagieux, pourtant – et c'est un des rares cas où la « passion de transmettre » de ton engance a fait merveille – tu as déjà réussi à la refiler à un bon nombre de mioches. Je les vois d'ici qui se ratatinent.

« Et carence de quoi, s'il vous plaît ? »

J'y arrive. Seulement je ne suis pas certain qu'il y ait un mot, un et un seul, qui fasse l'affaire.

J'essaie avec plusieurs.

Depuis le début de ton histoire, les sourcils froncés, les lèvres pincées, tu essaies de corriger tes « défauts », comme si quelque chose de vicié, en toi, se devait d'être extrait de toute urgence. Peut-être traîne-t-il encore un petit quelque chose de catholique dans les casiers de la sacro-sainte salle des profs, quelque chose qui distille un étrange goût de l'expiation, quelque chose qui condamne la sensualité. Je crains, mes chéris, que votre laïcité ne soit boiteuse.

N'ai-je pas entendu, susurré entre les barreaux d'un confessionnal, que la curiosité était un vilain défaut ? C'est que le curieux est sensuel, affreusement sensuel. Sa concupiscence cognitive le pousse, les lèvres tremblantes d'impatience, à enlacer fougueusement le savoir qu'il désire, quitte à braver la transgression, quitte à briser la serrure d'une bibliothèque, quitte à s'éloigner d'un autre savoir, fade à ses yeux, nécessaire aux tiens. Il n'a besoin, ce délinquant, que d'une pincée de reconnaissance pour persévérer. Sais-tu ?

Je peux maintenant tenter de donner un nom à ta carence : tu manques de reconnaissance à l'égard de la curiosité, brisant les élans, comme un tueur de lapins brise les cous; tu manques d'enthousiasme ; tu manques de sensualité, trop aride que tu es, à force de réprimer ; tu manques de spontanéité à force de te river aux consignes, à force de planifier; enfin, tu as manqué le plaisir - mis à part celui que tu connut, une après-midi d'automne avec l'agrégé d'histoire dans l'armoire colossale de la salle 211.

Si tant d'absences constituent déjà un beau magot, que dire des intérêts ? Que dire du flétrissement de ta personne qui, elle aussi, et depuis tant d'années, réclame sa part de volupté ? Ta petite personne, moins bête qu'on le croit, avait en elle le goût des fêtes « pédagogiques » - quel mot étrange pour ne parler que de convivialité ! – elle avait le goût du sourire. Quelle asphyxie !

Qui pourrait t'en vouloir, aujourd'hui, de sombrer dans une folie ordinaire, tragiquement ordinaire, tout juste digne d'une ordonnance de Prozac ?

Qui donc ?

Moi. L'ancien élève du lycée J.Amyot s'acquitte de son devoir de mémoire. Non Marguerite, je ne t'oublierai pas.

Incurable !

Un temps visionnaire, l'occasion fait le larron, je me permets de raconter la suite de ton histoire.

La perspicacité d'un psychiatre te rendra la liberté, et la dignité. Ce qui signifie concrètement que les profs, même complètement déjantés, sont titulaires, et qu'il suffit d'une petite signature pour qu'il réintègre le poste qui les attend, comme un caniche nain attend sa maîtresse.

Mais tu engendrera la même froideur. « Si vous voulez me ressembler, jeunes veaux, abreuvez vous avidement de mes préceptes. » Cette phrase que tu n'ose prononcer, chacun pourtant l'entend, dans cette salle. Ta présence l'insinue. L'estrade de bois qui vous porte, toi et ton bureau, tente bien de vous donner un petit quelque chose de statuesque. Mais bien que muni d'un socle, tu n'inspire aucune admiration, personne ici ne souhaite à son pire ennemi de te ressembler.

Les compétences indéniable de ton psychiatre qui a, il faut le rappeler, financé l'acquisition d'une propriété de 23 hectares dans le Luberon rien qu'avec sa clientèle Educ.Nat., ne peuvent rien pour toi. Tu es in-cu-ra-ble.

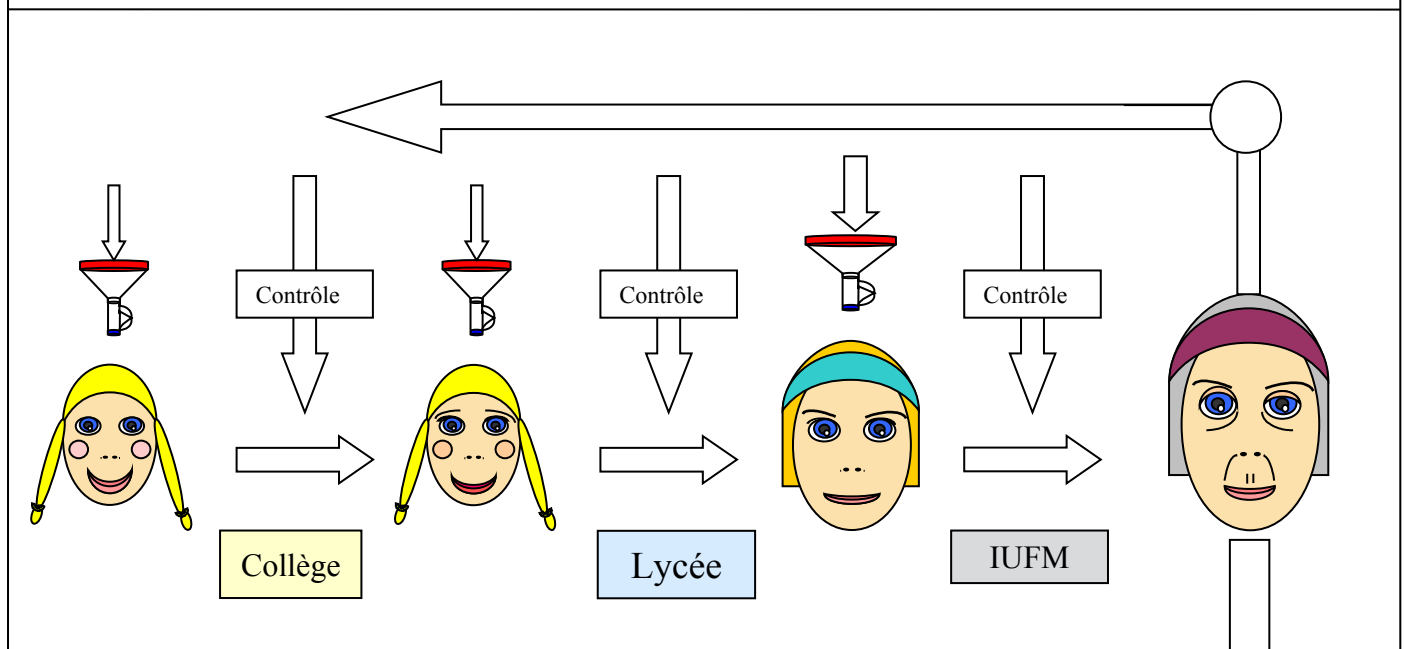
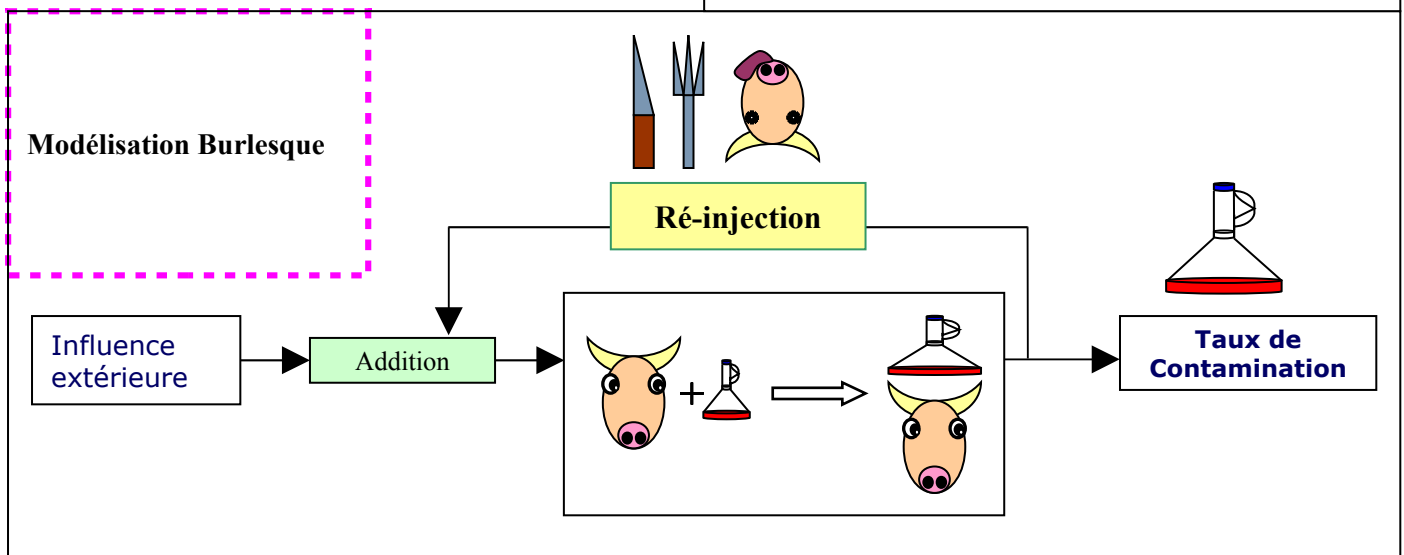
Reste la solution de prestige que tes nombreux diplômes et titres te permettent d'envisager : enseigner en IUFM, aux futures internés, les secrets bien gardés qui firent de toi un enseignant hors paire.

Je rappelle au passage que, dans le cas bovin, on abat tout le troupeau... Il semble que l'empoisonnement de son steak fasse plus frissonner le français moyen, que la perspective de confier ses gosses à des malades.

Confessions de l'auteur

Allez, je vous est bien eu, mais maintenant, je peux l'avouer, j'ai fait partie de la grande maison. J'ai préféré tenir secret cet épisode sombre de mon existence pour ne pas attirer sur moi l'hostilité des plus clairvoyants d'entre vous. Il y a aussi un petit quelque chose de coquet dans la cachotterie, les anciens bagnards me comprendront.

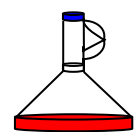
Dans le cas de la « vache folle », on peut s'intéresser au taux de contamination. L'influence extérieure peut se manifester par une autre source de contamination, ou, au contraire de décontamination (abatages en masse, vaccin, pour l'instant inexistant). L'activité organique (bloc du centre) se réfère aux mécanismes de développement du mal (duplication, propagation des prions). La ré-injection s'opère grâce, entre autres, à l'utilisation de farines animales (faite avec des vaches notamment), pour nourrir d'autres vaches.



Comment les profs sont-ils formés ?

Réponse : par des profs. La grande majorité des effectifs n'a jamais connu autre chose que la classe. Ainsi, l'auto-nutrition est évidente et l'élaboration d'un graphe intégrant un phénomène de boucle est naturel.

Le paramètre, représenté ici par l'entonnoir est constamment réinjecté au début du cycle. Ce qui caractérise notre système de recrutement des enseignants, c'est sa grande imperméabilité au monde extérieur. Les profs éduquent, forment et recrutent leurs successeurs, le haut lieu du *formatage* étant l'IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres). Ceci rend difficile toute régulation. En effet, de nombreux exemples de (relatives) stabilités intègrent un système d'échange entre plusieurs entités indépendantes, par exemple, les rapports clients/distributeur, induisent une forme de sélection naturelle (*concurrence*) qui rend impossible la survie des aberrations, mais nous sommes face aux seuls distributeurs qui peuvent se permettre de mettre deux heures de colle aux clients insatisfaits. L'édifice est confiné et le confinement est propice à la *dérive*.



Enfin, puisque tout est révélé, je prie pour votre indulgence, et j'en tire un bilan. Après cinq ans de réflexion, les raisons de mon départ demeurent mystérieuses (je ne sais pas si je suis parti ou si l'on m'a viré). Cependant, je ne laisserai personne mettre en doute l'authenticité de ma fibre pédagogique. Voici un argument coloré pour corroborer cette thèse : je muni cet exposé, parfaitement construit – putain quel dommage que je ne sois pas inspecté aujourd'hui – de jolis schémas permettant de clarifier le parallèle vache/prof. Les concepts auxquels je fais allusion ici, sont bien connus des automaticiens, familiers des phénomènes de boucle qui surviennent dans de nombreux cas concrets.

J'ai la solution !

C'est une faute de frappe ! Je veux dire, le titre en bleu, là juste est dessus est une faute de frappe. Je n'ai pas la solution, et d'ailleurs, même si je l'avais, d'ici qu'un loser comme moi devienne ministre de l'Educ.Nat. ...

Cela dit, j'ai un pouvoir que m'envient tous les ministres : me marrer. Cela leur est totalement interdit. Il sont bien trop occupés à simuler la parfaite maîtrise du processus. La majeure partie de leur énergie est investi dans la gestion d'une catastrophe naturelle de grande ampleur : le syndicalisme enseignant. Si bien que la marge de manœuvre qui leur est impartie est comparable à celle d'un pénis africain dans un préservatif japonais (la grivoiserie maintient l'attention du lecteur, c'est un vieux truc de journaliste). Le rôle du ministre : incarner un pouvoir qui n'existe pas.

Je vous le disais il y a un instant, mon droit, mon devoir, et mon seul but dans la vie, c'est de me marrer. Ainsi, pour aller dans ce sens, je vais faire une supposition absurde, aux conséquences burlesques : Je vais supposer qu'un beau matin, Jack Lang, inspiré par la trente sept mille deux cent vingt troisième diffusion du «cercle des poètes disparus » se mette en tête de réformer le système. Supposons qu'il décide de mettre les matières dites « sérieuses » aux horaires où l'attention des élèves est la plus soutenue : le matin (des études sérieuses existent à ce sujet). Vous me direz que c'est une profonde atténuation du message du film, je vous

répondrai que Jack Lang est passé maître dans l'art d'atténuer quand il s'agit de caresser les profs dans le sens du poil.

Et bien, le temps qu'il faut pour torcher une banderole après qu'il ait fait son annonce, vous avez, sur les axes cruciaux de la capitale, un cortège interminable de prof de maths prêts à tuer pour défendre leur droit à la grâce matinée. Certes le flâneur itinérant qui prêtera l'oreille aux slogans ne doit pas s'attendre à un immense « Nous voulons dormir le matin !! », clamé alunissons, mais plutôt – ô savante alchimie du verbiage syndical – à un truc du genre : « Non aux manipulations du gouvernement ! Non à l'uniformisation des horaires ! »

Certes, j'aurais pu trouvé mieux, mais puisqu'il n'ont pas voulu de moi en IUFM, je n'ai été que partiellement formé au « verbiage syndical ».

Permettez donc que je m'abstienne d'énoncer mon programme de réforme. J'aime autant pisser dans mon violoncelle préféré, là au moins j'ai une chance de passer à la radio (France Culture propose un panel véritablement fascinant d'émissions sur la musique contemporaine.) De même, je renonce à munir à cet article d'une argumentation inattaquable : vous avez probablement été élève et si tout vous a semblé normal, c'est pas un article qu'il vous faut, c'est une greffe de cerveau.

Encore une petite chose, je vous suggère d'adopter ma méthode de relaxation : Pouffez.

Pouffez lorsque vous serez confrontés aux quadragénaires bien notés qui jouent les prophètes de l'orientation. Pouffez, devant le cortège banderolé des fonctionnaires indignés, à qui l'on offre une rue piétonne, le temps de consolider encore un peu plus le pouvoir du lobby. Pouffez en relisant l'appréciation rouge souris écrasée*, qui s'étale, hystérique, sur la copie d'une collégienne découragée. Pouffez en savourant la prose surannée d'un ministre de l'Education Nationale Pouffez et pensez à moi, mais souffrez que mes enfants fassent l'école buissonnière.

* « Rouge souris écrasée » : Expression piquée à Gaetan Givelle (Copyright 1988).



Nicolas Guionnet (copyright) qui vous embrasse
...Pardonnez l'orthographe (et le reste) et faites passer...

photo :Xavier d'Hour

